

Le grand ciel ferronien

Le livre des fondations. Incarnations et enquébécquoisement dans Le ciel de Québec de Jacques Ferron de Jacques Cardinal. XYZ éditeur, « Documents », 202 p.

François Harvey

Rayonnement du cirque québécois
Numéro 227, juillet–août 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, F. (2009). Le grand ciel ferronien / *Le livre des fondations. Incarnations et enquébécquoisement dans Le ciel de Québec de Jacques Ferron de Jacques Cardinal.* XYZ éditeur, « Documents », 202 p. *Spirale*,(227), 35–36.

Le grand ciel ferronien

LE LIVRE DES FONDATIONS. INCARNATIONS ET ENQUÉBECQUOISEMENT
DANS LE CIEL DE QUÉBEC DE JACQUES FERRON de Jacques Cardinal

XYZ éditeur, « Documents », 202 p.

par FRANÇOIS HARVEY

La Révolution tranquille est généralement perçue comme un moment de rupture dans l'histoire du Québec, où la société traditionaliste et religieuse qui a déterminé le règne de Maurice Duplessis a soudainement cédé la place à la vie moderne et laïque. Ce lieu commun a été abondamment alimenté par les intellectuels de *Cité libre*, mais aussi par les partipristes qui en ont radicalisé la portée en désignant l'élite clérico-bourgeoise comme une des principales sources de l'aliénation collective des Québécois. Au cours des années soixante, tout un passé a ainsi été liquidé : Duplessis enterré, les clercs sont devenus des diables et leurs sermons ont été refoulés vers la Grande noirceur.

Avec *Le ciel de Québec*, paru en pleine Révolution tranquille, Jacques Ferron fait figure d'iconoclaste. Susplicieux envers les bienfaits purificateurs de la table rase, l'écrivain plante ses personnages au cœur de l'époque duplessiste, dans l'entre-deux-guerres. Sur le ton mi-sérieux mi-ironique qui lui est propre, Ferron revisite cette période historique et met en scène une société bouillonnante, une intelligentsia animée et un clergé somme toute bienveillant. À contre-courant de ses contemporains, l'écrivain semble chercher une voie de réconciliation avec la Grande noirceur, brochant un portrait nuancé de ses principaux acteurs, d'abord religieux.

C'est la thèse que défend Jacques Cardinal dans son dernier ouvrage, *Le livre des fondations. Incarnation et enquébecquoisement dans Le ciel de Québec de Jacques Ferron*. Or, selon Cardinal, la « *démystification de certains lieux communs sur l'époque de la Grande noirceur* », qui constitue la matrice du roman de Ferron, ne vise pas un simple retour nostalgique vers ce temps révolu. L'écrivain chercherait plutôt à reca-

drer l'héritage catholique québécois dans un nouveau récit collectif où, à l'idée de la pureté ethnique des Canadiens français, se substituerait celle d'une identité culturelle métisse.

Incarnation

Dans *Le ciel de Québec*, Ferron confronte deux catégories de prêtres aux idéologies contraires, les « *abstraites* » et les « *incarnés* ». Les premiers, représentés par M^{re} Cyrille et l'abbé Louis-de-Gonzague Bessette (du moins, avant que celui-ci ne se convertisse à la philosophie de l'incarnation), sont décrits comme des êtres conservateurs et fanatiques, en quête de pureté corporelle et spirituelle. Conduits par un idéal d'élitisme qui porte à la claustration, ils rejettent les plaisirs des sens et adoptent une posture de saint ou de martyr à l'égard de l'existence, « *allant même jusqu'à considérer la vie comme l'antichambre misérable, faite d'épreuves humiliantes mais édifiantes, de la vie éternelle* ». De leur côté, les incarnés constituent une fraternité de personnages pour le moins colorés, dont font partie M^{re} Camille, le curé Rondeau, l'abbé Surprenant et le cardinal-archevêque de Québec. À l'inverse des abstraits, ces hommes d'Église ne renoncent nullement à l'expérience réelle du monde : ils fréquentent les petites gens (dont les prostituées), arpentent le territoire à la manière des coureurs des bois et se montrent sympathiques à l'égard des peuples amérindiens et métis. Humanistes et libéraux, les incarnés sont « *attentifs à la concrétude du pays québécois* », ils font corps avec celui-ci et avec ses habitants. Les prêtres incarnés sont ainsi fortement valorisés par Ferron qui oppose au dogmatisme obscurantiste représenté par les abstraits une idée plus ouverte de l'Église, en phase avec ses paroissiens.

La mise en procès de la doctrine de l'abstraction est l'occasion pour Ferron de réinvestir le discours clérical de la Grande noirceur en lui injectant des valeurs renouvelées, fondées sur les principes catholiques de l'humilité et de l'altruisme. Ce recadrage s'articule autour de l'intrigue centrale du *Ciel de Québec*, le « *récit de fondation* », où est mise en œuvre la volonté du cardinal de transformer le village métis des Chiquettes en une paroisse nommée Sainte-Eulalie, « *mettant fin de la sorte à la marginalisation, à l'hostilité et au mépris dont sont victimes les villageois* » de la part des catholiques abstraits, dont l'abbé Bessette qui, dans un délire de purification, a tenté d'incendier leur village. Les péripéties sur lesquelles s'ouvre le récit de fondation et qui relatent l'arrivée de M^{re} Camille, de M^{re} Cyrille et du cardinal de Québec chez les Chiquettes sont à cet effet révélatrices : usant des moyens de la parodie et du burlesque, Ferron dépouille l'Église de son prestige et de son faste baroque, instaurant plutôt une relation de type égalitaire entre les représentants de l'autorité ecclésiastique et les villageois. Ainsi, lorsque la limousine cardinale, plongée dans la rivière des Chians, est sortie de ce faux pas par les Chiquettes, ou encore lorsque le cardinal, croyant que sa voiture a percuté le jeune Rédempteur Fauché, porte assistance à l'enfant en se présentant comme une « *grosse vache qui pleure* », la hiérarchie qui détermine conventionnellement la relation entre les interprètes de Dieu et les humbles chrétiens se voit momentanément renversée, favorisant le principe selon lequel « *le premier est le dernier et le dernier, le premier* ». L'altération de l'opposition du haut et du bas atteint toutefois un sommet dans les allocutions du cardinal, du chef du village des Chiquettes et de son épouse la capitainesse, prononcées à l'occasion de l'annonce de la fondation de la nouvelle paroisse.

Dans ces discours se déploie une puissante « *rhétorique de l'humilité* » où chaque déclamateur, faisant preuve de simplicité, reconnaît la légitimité et la dignité de son interlocuteur. Encourageant une vision conciliante des rapports interpersonnels, en accord avec le message évangélique « *prêchant l'égalité et l'amour universel* », ces harangues tendent en fin de compte à justifier la présence de tous les enfants de Dieu au sein de l'Église, jusqu'aux éléments les plus excentriques de la catholicité.

Par ces mises en scène carnavalesques qui remettent en cause l'attitude sectaire des abstraits, Ferron réaménage le discours religieux de la Grande noirceur et l'organise autour de principes fondamentaux de la pensée chrétienne comme la modestie et la solidarité. Ce faisant, l'écrivain ouvre la porte à la reconsidération d'un des principaux préjugés véhiculés par l'idéologie clériconationaliste de l'ère duplessiste : l'essentialisme de la collectivité canadienne-française. Car dans l'esprit de Ferron, la fraternité implique nécessairement l'inclusion : « *l'universalité de l'Église subsume sous sa loi les diverses incarnations ethniques ou nationales du chrétien.* »

Enquébecquoisement

En plus des habitants du village des Chiquettes, Ferron met en scène plusieurs personnages aux identités flottantes, à l'image de l'honorable Chubby, Québécois d'ascendance irlandaise, ou du Métis Henry Scott-Sicotte, né d'une mère amérindienne et d'un père québécois. Ces êtres aux frontières identitaires brouillées sont autant de rappels des différentes cultures qui ont historiquement façonné la société québécoise. Parmi ces individus ambivalents, Ferron développe principalement le personnage de Frank-Anacharsis Scot, mission-

naire anglican désillusionné et désireux de s'enquébecquoiser, c'est-à-dire de s'assimiler aux francophones du Québec. Au moyen de cette figure de transfuge, Ferron précise sa conception de la collectivité québécoise où « la diversité est nécessairement arrimée à l'unité ». D'un même souffle, l'écrivain fait du métissage une des conditions essentielles à la survie de l'identité québécoise.

Le récit de l'enquébecquisme de Frank-Anacharsis se développe parallèlement au récit de fondation de la paroisse de Sainte-Eulalie. Il relate le parcours initiatique de cet Anglo-Écossais qui, doutant de la pertinence de sa mission évangélique chez les populations autochtones de l'Ouest et du Grand Nord canadien, retourne dans sa ville natale de Québec dans l'intention de s'intégrer à la société québécoise. Souhaitant dorénavant être nommé François-Anacharsis, le nouvel athée multiplie les occasions de s'incarner dans le pays de Québec, prenant conseil auprès des membres du clergé catholique et des acteurs de la classe politique québécoise, ou pratiquant la « Bible putassière » avec Georgette, prostituée d'un bordel de la basse-ville de Québec. L'intégration de Frank-Anacharsis ne se réalise toutefois véritablement qu'au moment où sa quête se raccorde au récit de fondation de la paroisse de Sainte-Eulalie. Ayant suivi le conseil de l'abbé Surprenant de s'exiler à la campagne afin de compléter son enquébecquisme, Frank-Anacharsis aboutit au village des Chiquettes où il est invité à participer à la construction de l'église de Sainte-Eulalie et à se greffer sur la nouvelle communauté. Au thème de l'enquébecquisme se joint alors celui du métissage, favorisant l'idée selon laquelle le « devenir-québécois » ne peut s'accomplir pleinement qu'au sein d'une communauté où l'impureté, loin de constituer un facteur d'exclusion, se révèle une condition fondamentale pour l'édification de l'identité nationale : « Tel est l'esprit qui anime le roman où le métissage n'est pas une atteinte à la pureté présumée de la collectivité, mais un phénomène suffisamment répandu pour qu'on puisse le considérer plutôt comme constitutif de l'évolution ordinaire des nations, et de la nation canadienne-française en particulier. »

Établissant une corrélation entre l'enquébecquisme et le mélange des cultures, Ferron fait du métissage la constituante première d'un nouveau récit de survivance de la société québécoise. À l'égard des conflits qui déterminent les relations entre le Québec et la majorité anglophone du Canada, l'hybridité culturelle est en effet conçue par l'écrivain comme un moyen privilégié de « conjurer le sombre destin de la disparition collective » dont plusieurs manifestations traversent *Le ciel de Québec*, à l'exemple du cavalier Mandan, membre d'une tribu amérindienne décimée par les Blancs, du Métis Louis Riel, ou encore d'Orphée-Saint-Denys Garneau, poète en mal d'incarnation dans le pays réel. Favorisant une conception poreuse de l'identité québécoise, aux frontières floues et aux inclinations inclusives, Ferron cherche à mettre en place un nouveau lieu d'identification collective où « la diversité ethnoculturelle n'est pas nécessairement source de conflits » et où le « sujet sait qu'il peut être reconnu dans sa différence ». À l'aide de cette représentation conciliante, l'écrivain souhaite établir les conditions nécessaires à la pérennité de la nation québécoise et lui assurer une présence pleine dans l'Histoire.

La « coexistence active du divers »

Jacques Cardinal poursuit dans *Le livre des fondations* la lecture politique du roman québécois entamée dans ses ouvrages précédents, où il s'est d'abord intéressé à la représentation de l'impasse historique du

Québec dans les récits d'Hubert Aquin (*Le roman de l'histoire*, Éditions Balzac, 1993), pour ensuite se pencher sur le travail de réécriture du récit de la Conquête dans *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé (*La Paix des braves*, XYZ, « Documents », 2005). Si la perspective d'analyse empruntée par Cardinal s'est peu modifiée depuis ses premiers ouvrages, occasionnant parfois des effets de redondance sur le plan argumentatif, elle n'a toutefois rien perdu en pertinence. La lecture pratiquée dans *Le livre des fondations* est précise et fouillée (le colossal appareil de notes — près de quatre-vingt dix pages — offre un appui sûr à l'exposé), mais surtout cohérente avec le projet que s'est donné le critique de mettre en lumière les malaises de l'histoire québécoise et les stratégies déployées par les écrivains afin d'y remédier. Comme c'était le cas pour Hubert Aquin et Philippe Aubert de Gaspé, Cardinal fait ressortir dans *Le ciel de Québec* la volonté de Ferron de résoudre les problèmes liés à la cohabitation des « deux solitudes » canadiennes, plus particulièrement en ce qui concerne la reconnaissance identitaire et politique du Québec. Dans l'optique de Cardinal, la réécriture et le réinvestissement de lieux problématiques de la mémoire collective des Québécois par Ferron visent à l'élaboration de nouveaux points de repère à partir desquels la société québécoise peut se redéfinir et, ultimement, être reconnue comme légitime.

L'intérêt majeur du *Livre des fondations* réside dans les interprétations

nouvelles données par son auteur à certaines intuitions de la critique ferronienne, notamment celle de Pierre L'Hérault qui situe le principe structurant du *Ciel de Québec* sur le plan de « la coexistence active du divers » (« L'espace mythologique du *Ciel de Québec* : confluence et métissage », dans : Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, *Jacques Ferron : Le palimpseste infini*, Lanctôt, « Cahiers Jacques-Ferron », 2002). Insistant sur le procès de « l'ordre de la filiation » auquel se consacre Ferron, dont l'effet est de « délégitimer tous les discours identitaires se référant, pour décrire la nation québécoise, à quelque pureté ethnique ou raciale », Cardinal met le doigt sur une donnée escamotée par l'élite cléricale de l'ère duplessiste, mais aussi par plusieurs intellectuels nationalistes de la Révolution tranquille : les négociations interculturelles dans la constitution de l'identité québécoise. Au long de son analyse du *Ciel de Québec*, Cardinal démontre bien que pour Ferron, une culture ne procède pas d'une origine inaliénable, mais plutôt se façonne dans les marges qu'elle partage avec les autres cultures, tantôt de manière conciliante, tantôt de façon plus conflictuelle. En ce sens, comme le souligne Cardinal, la construction de l'église de la nouvelle paroisse de Sainte-Eulalie acquiert une importance symbolique inégalée. Élaboré à partir de « matériaux divers, glanés ici et là, selon les nécessités diverses », ce monument matérialise l'idée maîtresse du roman de Ferron : « le multiple, la mosaïque des diverses appartenances, n'est pas incompatible [...] avec l'avènement d'une unité collective ». ●

Nicolas Baier, *Failed*, 2008. Diapositive à développement chromogène, caisson à lampes DEL, 122 X 228 cm. Avec l'aimable permission de la galerie René Blouin, Montréal et Jessica Bradley Art + Projects, Toronto.

